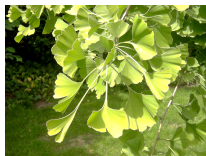


La revue des ressources

-- Magazine - Autres espaces --

Autres espaces



**« La terrible
opiniâreté des
hommes de
lettres »**

Laurent Margantin

lundi 5 mai 2008

Johann Peter Hebel, Jean-Jacques Rousseau, Eduard Mörke, Gottfried Keller, Robert Walser, Jan Peter Tripp : cinq ßcrivains et un peintre que l'ßcrivain allemand Sebald, disparu en 2001, råunit au-delß de la diversitß des ßpoques et des univers personnels pour s'interroger sur ce qui, malgrß le fracas de l'Histoire (ou ß cause de lui ?), les pousse ß aller jusqu'au bout dans l'aventure de la pensße et de l'art.

Peut-on qualifier l'opßration qui consiste ß « transformer en mots tout ce qu'on ßprouve » de « trouble du comportement », comme le fait Sebald dans les premißres lignes de son ouvrage ? De nombreux symptômes semblent l'y autoriser, comme cette tendance des artistes qu'il ßvoque ß se replier dans la solitude (ou ß en rßver, tel Rousseau) jusqu'ß dßvelopper les pires maladies psychiques (ce dernier sombrant dans le dßlire de persßcution). Qu'il s'agisse de l'auteur des Confessions, de Mörke ou de Robert Walser, on ne peut que lui donner raison lorsqu'il fait dßpendre leur longue dßgßnßrescence de leur incapacitß ß se dßtourner d'une activitß qui s'avßre souvent extrßmement pßnible pour le corps et pour l'esprit.

C'est que les sßjours ß la campagne dont il est ici question n'ont rien de reposant. L'ambiance de sßrßnitß qui peut rßgner ß l'ßle de Saint-Pierre, sur le lac de Bißne, oß Rousseau se rßfugia quelques temps en 1765, est trompeuse. Chassß d'un peu partout, l'ßcrivain, « au bord de l'ßpuisement physique et moral », y retrouve toutefois un peu de la paix qu'il recherchait dßsespßrßment, et que ses ßcrits, partout condamnßs, l'empßchaient d'atteindre. Il ßprouve mßme du dßgoßt pour l'activitß littßraire, et se consacre ß la botanique. « A une ßpoque oß la bourgeoisie revendiquait son ßmanßipation ß grand renfort de philosophie et de littßraire, ßcrit Sebald, personne n'a dßcelß aussi bien que Rousseau l'aspect pathologique de la pensße, lui qui pour sa part ne dßsirait rien tant que de pouvoir arrßter le mouvement des rouages dans sa tßte ». Or Rousseau ne cessa jamais d'ßcrire, et c'est ß l'ßle de Saint-Pierre qu'il rßdigea son Projet de constitution pour la Corse, refusant l'invitation d'aller vivre en paix, loin de ses ennemis, ß Vescovato. Sebald ßvoque avec beaucoup de sensibilitß ses propres voyages qui, ß des annßes de distance, le firent aller de l'ßle de Saint-Pierre (oß il sßjourne, un automne, dans le mßme ßtablishement que Rousseau) au village corse oß le penseur aux abois aurait pu finir sa vie paisiblement. Beautß de ses lignes qui prßsentent l'horizon impossible d'une vie, horizon qui, toutefois, est l'objet constant de la rßverie rousseauiste que reprend Sebald : « Des fenßtres de l'ßtage, la vue plonge sur une ravine oß mßme ß la fin de l'ßtß bruissent les eaux d'un torrent. Plus loin scintille un bleu dont on ne sait s'il s'agit de la mer ou du ciel au-dessus d'elle. Tout autour s'ßtendent des jardins en terrasses aujourd'hui ß l'abandon, mais oß poussaient alors en toute saison des arbres fruitiers, orangers, abricotiers, et diverses plantes des champs. Les environs sont constitußs de collines couvertes de bouquets de chßtagniers, oß Rousseau aurait pu dßambuler avec son chien. Qui sait, s'il avait passß le reste de sa vie ß distance de l'effervescence littßraire et de la bigoterie, qui sait si ne lui aurait ßtß prßservß ce bon sens qui plus tard, par pßriodes pour le moins, vint complßtßment ß lui manquer ? »

Ces essais ne se laissent toutefois pas rßsumer ß une approche de l'activitß littßraire comme pathologie, ou plutôt, ils situent l'acte d'ßcrire dans un contexte historique et existentiel plus large qui donne tout son sens ß ces symptômes du mal-ßtre artistique devenu vite symbole du romantisme en littßraire, romantisme dont nous ne sommes certainement pas sortis (d'oß la perspective largement ouverte de ce livre, qui court sur deux cents ans). Ainsi, lorsque Sebald fait le portrait de Mörke en donnant la longue liste de ses maux (« son hypocondrie, les lubies qui le hantaient en permanence, l'abattement et la dßtresse dont il parle si souvent, la dßpression diffuse, les crises de paralysie, les ßpuisements soudains, les vertiges et et maux de tßte, l'horreur de l'inconnu si souvent ressentie »), il explique ceux-ci en ßcrivant qu'ils ne sont pas seulement dus ß son tempßrament mßlancolique, mais qu'« ils sont aussi les effets psychiques induits par une socißtß de plus en plus rßgie par

l'éthique du travail et de la concurrence », éthique qui commence à sévir dans l'Allemagne en voie d'industrialisation du début du dix-neuvième siècle. Se dégage alors une vision plus large du phénomène littéraire, fortement conditionné par le devenir historique qui, après la Révolution française, entraîne l'Europe dans une ère de catastrophes s'étendant jusqu'à nos jours. Sebald n'hésite pas à laisser la parole à un royaliste comme Jean Dutourd, lequel voit dans la prise de la Bastille l'avènement d'une histoire marquée par les guerres menées au nom d'idées abstraites autorisant tous les meurtres et massacres. « Le sang versé entre 1789 et 1815, écrit l'académicien, n'a pas seulement transformé la nature des Français eux-mêmes et le visage de leur pays, mais de ses fumées est aussi sortie l'Allemagne nouvelle et inquiétante ». De Napoléon à Hitler, l'histoire s'enchaîne, comme prise dans un tourbillon au sein duquel la littérature et les écrivains eux-mêmes sont aussi emportés. Même un auteur comme Mörke, en pleine époque Biedermeier, qui n'a jamais quitté sa Souabe natale, pressentait le futur catastrophique de son pays, « que tout cela finirait mal ».

Séjours à la campagne se lit avec d'autant plus de bonheur - bonheur empreint de gravité - quand on connaît soi-même le Bade-Wurtemberg, où l'on retrouve dans l'histoire comme dans la géographie ce mélange de paysages paisibles et de scènes révolutionnaires. De l'époque de Hölderlin à celle de Heidegger en passant par Hebel et Mörke, le livre de Sebald couvre deux siècles selon une perspective à la fois panoramique et très plongeante, comme si le moindre détail pouvait avoir son importance. C'est cette capacité qu'il admire chez Hebel à saisir le fragment le plus petit comme à embrasser l'univers entier qui fait de l'écrivain véritable un être d'exception, payant parfois sa vision englobante par la maladie. Comme si la conscience, d'avoir été développée hors du champ étroit de l'époque tel qu'il est défini par le pouvoir en place - assemblage de demi-vérités, de trompe l'œil et de beaucoup de mensonges, telle est toujours une époque pour ses contemporains, et l'on s'en rend particulièrement compte aujourd'hui en France -, comme si la conscience devait souffrir de l'intensité de ce qu'elle voit et comprend après avoir brisé ses chaînes. Sebald, dans sa chambre de l'île de Saint-Pierre, s'étonne de l'incapacité des rares visiteurs à voir les infimes détails de celle de Rousseau : « Aucun (...) ne s'est penché sur la vitrine pour déchiffrer l'écriture de Rousseau, aucun n'a remarqué que le plancher d'épicéa aux lames claires larges de deux pieds était si usé en son milieu qu'il formait des ornières et que les noeuds saillaient du bois de presque un pouce. Aucun n'a caressé de la main la pierre d'évier polie de la souillarde, ni perçu l'odeur de la suie flottant encore à l'endroit de l'âtre, et aucun n'a jeté un œil par la fenêtre, d'où la vue plonge sur un verger et une prairie s'étendant jusqu'à la rive sud du lac ».

Post-scriptum : W.G. Sebald, Séjours à la campagne, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Actes Sud.